

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 39

Artikel: Le théâtre de Bayreuth et ses représentations
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une suprême élégance; ne porte que ce qu'elle sait lui aller à merveille, excelle aux détails et provoque la jalousie des autres femmes.

Admire le paysage comme elle admirerait un beau tableau à une exposition, a peur du lac et ne s'emballa pas sur les glaciers. Vit bien, ne dépense pas beaucoup, ne se refuse rien pourtant; est venue avec plaisir et partira sans regret.

LA RUSSE

La joie de l'hôtel. A un mari... en Russie, chambellan de l'empereur, et un ami à Paris. Dépense un argent fou sans trop savoir comment; change de robe trois ou quatre fois par jour; se laisse faire la cour par tout le monde, surtout par les Américains qu'elle trouve mal élevés, mais originaux; trouve que le flirt n'engage à rien, va aussi loin que possible en conversation, ne recule même pas devant le tête à tête, promet tout, n'accorde pas grand'chose et s'étonne, *donc déjà*, que les hommes ne soient pas satisfaits.

Est de toutes les excursions; se promène en barque avec ces messieurs par les nuits étoilées; cause art, littérature, politique, question sociale; connaît tout le monde; prodigue des sourires à chacun; est le centre de toutes les conversations; va au Casino, où elle joue comme une enragée; donne la main au propriétaire de l'hôtel; se montre tour à tour étonnamment naïve et horriblement dépravée; se lève tard, se couche à deux heures du matin; se retire tous les jours pendant une heure après déjeuner « pour écrire à son mari »; montre sa photographie à ses admirateurs, trouve que la Suisse est un pays froid et se plaint du manque de distractions.

Mange seule, boit comme un chevalier-garde; ne fait jamais un pas à pied; aime mieux, en général, l'étranger que la Russie, mais ne manifeste qu'un enthousiasme modéré pour les beautés de la nature.

L'ANGLAISE

Arrive de Nice en passant par Aix-les-Bains. Mange toute la journée; joue au lawn-tennis; fait douze ou quinze kilomètres à pied tous les jours; visite l'un après l'autre tous les glaciers, tous les points de vue des environs; se promène froidement sur le lac, non pour s'amuser, mais pour faire du sport.

Vous regarde avec indifférence, vous parle sans cesse de son mari, de ses enfants, de ses devoirs et, pendant ce temps-là, se laisse prendre la taille avec une facilité qui vous déconcerte; ne vous permet pas le moindre propos léger, rougit à la plus inoffensive allusion et ne trouve pas étonnant que vous l'embrassiez; pour elle, tout peut se faire à condition de n'en pas parler.

A un uniforme spécial, celui des Anglaises en voyage, une énorme lorgnette en sautoir, un cache-poussière et un voile épais; change de toilette pour dîner, mais a toujours l'air d'être en uniforme.

Se tient à l'écart, se lie avec peu de personnes, cause de préférence avec les Anglais; n'aime pas la musique, mais adore les musiciens, — pour une Anglaise, un cornet à piston est un homme. A l'air poétique, la voix un peu rauque, les attaches un peu fortes et un visage de madone. Abusé des bracelets, se chausse d'une façon plus pra-

tique que gracieuse et se coiffe de même.

Regarde les Américains du haut de sa grandeur et ne s'en approche jamais.

L'ALLEMANDE

Demeure au quatrième étage. Est comme il faut sans chic, jolie sans grâce, réservée et rêveuse. Accoutrement terne, fait plusieurs toilettes par jour, mais produit peu d'effet à première vue. Circule peu, lit énormément, roule des yeux langoureux et cherche, tout le temps, l'âme sœur.

Cause volontiers; est persuadée que les Françaises ont un secret pour se faire adorer, cherche constamment à les imiter et a pour constante préoccupation de se rapprocher d'elles.

N'écoute pas la musique, la savoure; reste en extase devant les montagnes, le lac bleu et les grands châtaigniers; n'éprouve pas le besoin de les voir de plus près et ne prend part aux excursions que pour faire comme tout le monde.

Flâne, se couche tard, se lève de bonne heure, va boire du lait frais à la ferme voisine, déjeune et dîne à table d'hôte avec tout le monde, prend du café au lait, bourré de pain et de beurre, en guise de thé, à quatre heures; se mêle peu à la conversation générale et ne va au Casino que les jours de concert.

Ne parle jamais allemand, sous aucun prétexte; joue de la cithare; a un estomac d'autruche et un caractère d'ange. ZED.

Le théâtre de Bayreuth et ses représentations.

A l'occasion des représentations de *Lohengrin*, à Paris, autour desquelles on a fait tant de bruit, nous croyons que les détails suivants intéresseront nos lecteurs :

C'est en 1872 que Wagner posa la première pierre du théâtre de Bayreuth, inauguré en 1876. Grâce au roi de Bavière, Wagner eut à sa disposition les sommes indispensables : quant au terrain, il lui fut accordé gratuitement par le conseil municipal de Bayreuth.

Ce théâtre est situé à vingt minutes de la ville, sur une pente douce qui domine toute la contrée; il est construit en briques rouges, sans aucune ornementation. La façade principale présente un arc de cercle, flanqué de deux pavillons : c'est l'amphithéâtre; au second plan, on aperçoit une immense tour carrée qui est la cage de la scène.

A l'intérieur, pas de dorures, pas de lustre; des gradins circulaires s'élèvent en pente douce jusqu'aux loges qui terminent la salle par le haut. De distance en distance, s'élèvent, des deux côtés de la salle, de belles colonnes corinthiennes; elles sont placées au bout de parois latérales parallèles à la scène, surmontées de corniches en saillie, et forment ainsi, pour le tableau scénique, comme une série de cadres successifs. Pilastres et colonnes dominent fièrement toute la salle, qu'elles revêtent, pour ainsi dire, d'une suite de portiques, et à qui elles

donnent l'apparence d'un intérieur de temple dont la scène serait le sanctuaire voilé.

Quant à l'orchestre, il se trouve dans un enfoncement de plusieurs mètres qui se prolonge jusque sous la scène.

En somme, toutes les innovations de Wagner tendent à maintenir le spectateur dans un état d'illusion continue; l'orchestre invisible, la salle allongée, tout contribue à concentrer l'attention sur le tableau scénique, car ici la salle est la conséquence logique de la scène et n'a pas d'autre objectif. Ce qui avait séduit Wagner à Bayreuth, c'était l'isolement et la tranquillité de cette petite ville, coin perdu de la Bavière; il tint à y élever un théâtre où pourraient se célébrer des fêtes périodiques d'un caractère plus imposant, plus solennel que celui d'une soirée théâtrale ordinaire. Le succès a répondu à son attente; chaque année, un public enthousiaste accourt à ses représentations, dont la vogue n'a même pas été diminuée par la mort du maître.

Voici ce qu'en dit M. H. de Weindel :

« Les représentations sont habilement espacées; deux jours de musique, un jour de repos. A trois heures, le jour où le théâtre ouvre ses portes, six hérauts en habit noir, augmentés de six trompettes gigantesques, sonnent avec un merveilleux ensemble et une gravité que rien n'altère, le thème principal de l'ouvrage qui va être représenté. Immédiatement, à la minute précise où elles doivent l'être, les places sont occupées, tandis que l'obscurité, propice aux méditations, se fait complète.

Un silence de mort plane aussitôt sur toute cette foule, houleuse une minute auparavant. L'effet est réellement très impressionnant. Puis, une musique invisible, une harmonie qui vient on ne sait d'où, monte, très lente, et vous enveloppe, pendant qu'une leur indécise apparaît derrière le rideau, tiré par des mains qu'on ne voit pas, comme en un rêve. Et c'est alors une absorption complète de l'être par l'idéal.

Ce n'est point seulement d'Allemagne, de France et d'Angleterre, que l'on vient à Bayreuth, pendant la saison théâtrale, qui s'ouvre au printemps et se termine en automne, mais bien de tous les points de l'Europe et même du monde.

Malgré la diffusion des œuvres de Wagner, malgré les conquêtes lentes mais sûres de son prodigieux génie, Bayreuth restera un théâtre modèle, une sorte de Mecque musicale, où longtemps encore viendront communier les vrais adeptes d'un art sans pareil.

Parfois les costumes des interprètes sont un peu bien prétentieux ou ridicules; on y voit les pourpoints violets, à noirs brandebourgs agrémentés de

petits poignards accrochés à la ceinture, fraterniser avec les perruques blondes, genre Molière; mais la mise en scène est si admirablement comprise, les attitudes, les gestes, réglés jadis par Wagner, sont tellement parfaits, que l'on passe facilement sur ces légers détails.

Il paraît matériellement impossible de faire mieux et d'empoigner davantage toute une salle. »

Les Tribunaux comiques.

Le chantage à la clarinette.

Légalement, la prévention de mendicité relevée contre Févrolles ne pourrait pas aggraver ce délit de la simulation d'une infirmité; mais, de fait, cet homme mendiait en feignant de jouer de la clarinette, ce qui est aussi une infirmité. M. Prudhomme a même avancé que la culture de cet instrument rend aveugle. Cependant, cette question n'ayant pas été traitée à fond par la science, il est sage de persévérer dans cette croyance vulgaire que c'est quand on est déjà aveugle qu'on joue de la clarinette.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous reconnaissez avoir mendié?

FÉVROLLES. — Je suis très humilié de ce que vous me dites là, moi, mendier!

M. LE PRÉSIDENT. — On vous a vu recevoir de l'argent de personnes assises devant des cafés du boulevard.

FÉVROLLES. — Si tous les gens qui reçoivent de l'argent étaient des mendiants, à ce compte-là, tout le monde serait mendiant. Qu'est-ce que c'est qu'un mendiant? C'est celui qui dit: « La charité, s'il vous plaît »; ou bien: « Ayez pitié d'un pauvre malheureux! » Moi, je n'ai dit ni A ni B.

M. LE PRÉSIDENT. — Soit, mais on vous a arrêté ayant encore la main tendue.

FÉVROLLES. — Si on arrêtait tous les gens qui ont la main tendue, à ce compte-là, il y a ceux qui tendent la main pour voir s'il pleut, ou ceux qui font le geste de donner une poignée de main à un ami et connaissance.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous feriez mieux de vous taire que de dire de pareilles choses. (*A un gardien de la paix, présent à la barre des témoins*): Levez la main!

L'agent lève la main.

LE PRÉVENU. — Ainsi, voilà M. l'agent qui a la main tendue. (*Rires*.) Vous me direz qu'elle est levée, mais c'est une simple différence de position, eh bien, il ne mendie pas.

L'agent prête serment et déclare qu'il a suivi le prévenu, l'a vu s'arrêter à la porte du café et recevoir de l'argent.

LE PRÉVENU. — Comme artiste musicien.

M. LE PRÉSIDENT. — Est-ce que vous avez une permission?

LE PRÉVENU. — Non; mais alors qu'on me juge comme musicien sans permission et pas comme mendiant.

L'AGENT. — Il n'est même pas musicien; il avait bien une clarinette, mais voici ce qu'il faisait: il s'approchait d'un groupe de consommateurs et faisait celui qui va jouer de la clarinette; alors, tout le monde, voyant ça, criait: « Non, non, allez-vous-en! » et, comme il semblait persister, pour se débarrasser de lui, on lui donnait deux sous, et il s'en allait plus loin. Il a fait ce manège-là cinq ou six fois, et ça lui a réussi. Enfin, à une table, on ne lui dit rien, et on se met à le regarder; mais comme quelqu'un le voyant rester sa clarinette à la bouche lui dit: « Eh bien, jouez donc! » il a fini par dire qu'il ne savait pas en jouer (*Rires bruyants dans l'auditoire*).

M. LE PRÉSIDENT (*au prévenu*). — Ainsi, vous voyez; vous forciez les gens à vous faire l'aumône en les effrayant de votre clarinette, dont vous ne savez pas même jouer.

LE PRÉVENU. — Je n'avais pas encore eu le temps d'apprendre, l'ayant achetée la veille 3 fr. 50 à un marchand d'habits; mais je suis musicien tout de même, seulement mon instrument est l'accordéon; j'en avais un; voilà que le cuir s'est crevé; je le donne à raccommorder à un rétamateur; c'est imbécile croit que c'est un soufflet à musique, il y met un bout!... Je me suis tenu à quatre pour ne pas l'étrangler.

Le tribunal a condamné ce singulier artiste à deux mois de prison.

JULES MOINAUX.

Tserpenâ.

La tchivra à Tserpenâ était villie et anolhire. Son livre était tot retreint et la pourra cabra, que n'était pequa ein adzo de tchevrottâ, ne baillivè diéro que n'écoualetta de lacé per dzo et ne vaillessâi perein què po tiâ. Cein ne fasâi pas lo compto de Tserpenâ, que volliavè prâo teri parti de la tsai; mâ lâi faillâi dâo lacé et se décidâ d'allâ à la faire de Mourtsi po vouâiti on autra cabra. Après avâi prâo roudâ su la faire dâi tchivres, l'ein trovâ iena que lâi pliésâi et la volliè marchandâ, mâ diabe lo mein de cinq picès qu'on la lâi fe. L'étâi on bon prix; mâ coumeint le dévessâi lè tchevri po la St-Metsi, le lâi convegnâi adrâi bin. Coudi bin marchandâ on bocon; mâ quand ve que ne poivè rein fèrè rabattrè, ye fe âo marchand, qu'étâi on bon vilhio de pè Velâ-Bozon:

— Eh bin, va po cinq picès; mâ ne su pas tant ein ardzeint vouâ; vo z'ein baillo trâi picès compteint et vo dévetri lo resto.

Cé de Velâ-Bozon cognessâi bin on pou Tserpenâ, mâ ne sè fiavè pas tant à li, et coumeint de n'autro coté l'avâi einviâ de veindrè, demandé à dou citoyeins,

ion de Mâoraz et ion de Reverâolaz, de servi de témœins à la patse.

— Ne mé fio pas tant à cé Tserpenâ, se lâo dit, fédè-mè cé servico, pâyéri quartetta...

— Vo mè payi don trâi picès compteint? se fe cé de Velâ à Tserpenâ; vouaiquie dou s'amis que volliont bin ètrè témœins coumeint quiet vo mè redâites duè picès.

— D'accou, repond Tserpenâ, ein lâi bailleint l'ardzeint, vouaiquie lè trâi picès et vo z'ein redévètri duè. Séyi sein cousins, kâ on est de parola âo bin on ne l'est pas.

La patse fête, Tserpenâ einminè la tchivra; mâ l'étâi on fin retoo, et profitâ de cein que lo brâvo vilhio, qu'étâi bon coumeint lo pan, lâi avâi pas bailli on termo po pâyî, po fèrè lo crouïo. Assebin, on part de teimps après, que cé de Velâ lâi volliè veni reclaimâ lè duè picès, cé guieux de Tserpenâ l'einvoyâ promenâ.

— Et cliâo duè picès que vo mè dâitès, se fe lo vilhio, lè z'é jamé revussès!

— Ni mè non plie, repond Tserpenâ.

— Coumeint, ni vo non plie, ariâ-vo petètrè lo front de mè niyî cliâ detta! Fédè atteinchon; y'é dâi témœins!

— Oh ne nyo pas; mâ vo soveni vo pas cein que n'ein convegnu?

— Què oï!

— Eh bin que reclaimâ-vo? N'ein convegnu que baillivo trâi picès compteint et que vo dévetri lo resto. Ora, se vo pâyivo cé resto, ne vo dévetri perein, et cein ne sarâi pas cein qu'on a décidâ, qu'on étâi portant bin d'accou.

Ma fâi, cé de Velâ-Bozon a comprâi que Tserpenâ n'étâi qu'on bracaillon, et l'a bio z'u lâi derè tot què bravo hommo, n'est pas onco pâyî.

Quelques expressions de l'argot moderne.

D'APRÈS LUCIEN RIGAUD.

Acajou. Crâne chauve. *Avoir un acajou*, un bel acajou.

Accordéon. Chapeau à claque, ou chapeau sur lequel on s'est assis avec ou sans intention.

Agrafe. Main. Serrer les agrafes, serrer les mains.

Amoureux. En terme d'imprimerie, papier qui boit l'encre.

Attraper la fève. Payer pour un autre. Recevoir un coup destiné à un autre.

Balancer le chiffon rouge. Parler. Le chiffon rouge figure la langue.

Rire comme une baleine. Rire à gorge déployée, en ouvrant une large bouche.

Avoir de la barbe. Locution usitée dans le jargon des gens de lettres pour désigner une vieille histoire qui a couru toute la presse. — Histoire qui a une barbe de sapeur, histoire très vieille, très connue.